

Année 1996

O prêtresses ! O tendresses ! (version II)

Je l'aime tout entière, cette cruelle grande dame,
Qui intiment cachée dans ses rêves secrets, se pâme,
Et moi banal luron sentimental, je m'enflamme,
Sortilèges ou charmes, elle incendie mon cœur et mon âme.

Je vous aime inaccessibles, orgueilleuses ou pures madones !
Qui nous confiant vos trésors enfouis, vous vous abandonnez,
Et fleuronnant, fleurissantes ou affriolantes matrones,
Et nous montrant le noble manoir et l'écu, vous blasonnez.

J'aime les jolies béguines, bienveillantes et prudentes demoiselles,
Qui prient, de toutes leurs âmes et de tout leur cœur, les cieux,
Leurs sévères voiles blancs, cachant les promesses perpétuelles,
Affermissent nos vies et nos inclinations et qui ont ce rire radieux

J'embrasse et je m'embrase, lèvres pulpeuses de brune,
Qui d'un sourire entrevu, et qui d'un seul regard, allume,
Des brasiers incroyables dans notre cœur, aimable fortune,
Qu'avec des œillades brûlantes et impérieuses, elle écume.

J'aime rêver, rêverie d'exil, ce rêve simple des vierges blondes,
Qui s'éloignent, en laissant aller et tourner, le grand monde,
Pour habiller la vie de Dieu, silencieuses comme des Jocondes,
Cachées, ces recluses adoucissent nos voix, dans la retraite profonde.

J'aime m'endormir sur les délicieuses, les langoureuses rousses,
Qui dodelinant habilement de la hanche, se trémoussent,
Exhibant des fraîcheurs fleuries sur de pâles frimousses,
Fleurs et grains de son, sur peaux rosées qui sont si douces.

J'aime entrevoir, bien dissimulés sous la bure, les petits seins,
De la chaste, la prude, l'honnête et très sage, la pieuse nonne,
Qui durant la prière d'amour divin, tempère humblement nos desseins,
Qui juge, à coup sûr, nos esprits malicieux, et d'un sourire, elles nous pardonnent,

J'aimerai longtemps, flatter complaisamment et caresser, les belles fesses,
D'une exquise bien-aimée, ma câline, voluptueuse et lascive maîtresse,
Qui est très aimable, désirable et craquante, o cette chère diablesse !
Avec des serments de vastes élans, d'affectueuses et de vives caresses.

J'aime boire, source claire d'infini, aux grands et paisibles yeux,
Des aimables médiatrices, les épouses austères du souverain bon Dieu,
Qui l'ont pris, inlassablement et perpétuellement, cet unique vœu,
Et qui ont laissé se perdre leur passé, présent tranquille et vertueux.

J'aime beaucoup cajoler et honorer, le cul dodu,
D'une déesse, vénus callipyge... ô belle compagne nue !
Qui m'accorde ses biens, et qui m'abandonne un secret joufflu,
Des petits riens, chairs rosées et fesses insurgées d'ingénue.

Je me voue aux déesses, pour me rendre à ces grands-messes,
Célébrées pour elles, bonheur de fougueuses richesses,
Caresses et baisers, mon amour, mon ivresse. Ma pécheresse,
Pour surprendre, ô lunes débridées ! Dans un lit, leur hardiesse

O moitié ! Mater Déméter ! Comble de ruses et de feintes,
Épouses vulnérables ! O Mères inlassables ! O Molles empreintes !
O flammes ardentes ! Lumières fugitives, o lunes enceintes !
O flamme chaste d'eau douce et pure ! O désinvoltés étreintes !

Belles armes d'Ève, fantasme universel, je t'évoque,
Belles âmes des cieux, semblable énigme, je t'invoque,
Belles dames, entrez dans nos vies, silences et paniques,
En toi, ô loi ! Toi, blason de femme ! Con doux et magique.

Et toi, demi-nue, espérant vivre en affranchie ô troublante érotique !
Oh dame ! Pour tes deux seins presque ébauchés, je donne ma tendresse,
Et une gêne prude pour tes reins cambrés, belle et coquine impudique !
Bergère prodigieuse ! Femme sans mesure ! O fée ! Hétaïre ou princesse,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 15 janvier 1996)

La tribu des psys,

Il y a le psychologue curieux,
Toujours prêt, à vous analyser les sentiments,
Contre une bonne somme d'argent,
Et qui se prend très au sérieux,

Il y a toujours le psychanalyste aux rêves argentés,
Qui se dit prêt à vous déshabiller l'âme,
Et qui se comporte comme un vampire assoiffé,
Curiosités bizarres des infâmes !

Il y a le psychiatre, observateur des anormaux,
Qui fait son rapport à l'autorité à qui de droit,
Et qui parle de pathologie du cerveau,
Des pauvres hospitalisés, des sans-droits,

Il y a aussi les psychopathes psy,
Tous ceux qui n'ont rien dans le cœur,
Qui parle de leurs sujets d'observations, leurs lits,
Les délirants aux rêves tristes, plein de rancœur.

Il y a encore le cannibale lacanien,
Qui vous bouffe les tripes et les yeux,
Par ces verbiages d'anthropophages vicieux !
Pour croit-il, votre bien et le sien.

Il y a le bon docteur freudien aux rêves censurés,
Qui aime sa mère et il vous le fait savoir,
Dans des discours complexes de refoulé,
Qui vous explique le pourquoi et le stade du miroir,

Il y a le jungien cultivé et agnostique,
Qui vous parle des archétypes mystiques,
Qui ne doute pas de ses croyances,
Et qui parle peu de vos souffrances.

Il y a le vrai clinicien à l'âme fatiguée,
Qui voit aussi la seule vraie folie,
Qui espère encore dans les crédits,
Pour tous ces pauvres hommes, seringués.

Il y a l'homme traqué par tous ces psy,
Qui demande sagement, la bonne vie,
Qui espère encore, que tous ces flics, le laisse vivre,
Lui, le solitaire qui ne peut que survivre.

Il y a encore le gourou paranoïaque,
Qui croit dans son destin de petit Dieu,
Qui croit détenir la vérité la plus foutraque,
Qui vit d'argent et d'amour des disciples hors-jeu !

Il y a encore, le curé, lassé des folies humaines,
Qui ne croit plus à la bonté de son Dieu,
Qui aimerait plus de chaleur dans ses domaines,
Et qui attend les fins de mois des jours pluvieux.

Il y a le marxo-freudo-existentialiste,
Qui croit avoir compris quelques choses,
Qui écrit des équations sur des sujets matérialistes,
Dont personne ne comprendra jamais la moindre cause.

Puis il y a encore ces pauvres hommes vivants,
Qui croient encore en la véracité humaine,
Qui ont des soucis de fin de mois et d'argent,
Et qui rêve de voir arriver la fin de semaine.

Il y en a des myriades de flics des âmes,
Pour parler de tous ceux que l'on damne,
Nous autres, les pauvres contemporains,
Dont personne ne sait, ce que seront les lendemains,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 21 février 1996

Le magicien et les amoureux

Comme il est doux le temps de l'amour,
Aux temps bénis du joli mois de mai,
Les amoureux n'ont plus de regards alentours,
Leurs cœurs battent à l'unisson, doux et frais

Caché derrière son masque le magicien regarde,
Mais conjuration de griffons et la licorne rebelle,
Ne peuvent rien, malgré les songes de ces deux mortels,
Car un autre sortilège, plus fort encore, tous deux, les garde,

Le muguet et les cerises du printemps les bénissent
Pour que toutes promesses échangées s'accomplissent !
Mère nature les préserve selon un indéfinissable temps.

Ni averses, ni vent mauvais, nulles humeurs pour ce qui est d'eux
Ils sont souverains de notre monde, un cœur et deux amoureux.
Pour ces moments, demeurez jeunesse, ô doux printemps !

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 24 février 1996

Le cri (version I)

Je songeais à la femme au corps de bois polis,
Dans un enfer ou le serpent et le bouc régnaient,
A cause de la perfection de ses seins épanouis,
Je désirais cette damnée pour un rêve parfait,

Mais que cette chair écartelée était triste et soumise,
La mandragore incandescente se promenait sur elle,
Son amant était toujours là, dans cette femme trop belle,
Le serpent lui proposa donc ce marché à cette compromise,

Je laisse ton corps pour ton amant pour toujours,
Mais montre-moi un peu ce qu'est cet amour,
Tu pourras jouir de la vie avec cet incube,

Mais l'homme que le désir du démon perturbe,
Se ruant hors du corps écartelé de cette impure,
Se mit à crier son amour, dans un cri sans mesure,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 24 février 1996

Le cri, (version II)

Je songeais à la femme au corps de bois lisse,
Dans un enfer ou le serpent et bouc régnaient,
A cause de la splendeur de ses seins métisses.
Je désirais cette damnée pour un rêve parfait.

Mais que cette forme alanguie était soumise.
La salamandre ardente courait sur elle.
Son amant était caché dans cette femme trop belle.
Le serpent donc offrit à cette compromise,

Je laisse ton corps à ton amant pour toujours,
Mais montre-moi un peu ce qu'est cet amour,
Tu pourras commercer avec cet incubé.

Mais l'homme que le voue du démon perturbe,
Se ruant hors du corps rompu de l'impure,
Hurle son amour, dans un cri sans mesure,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 24 février 1996

Poème de l'oiseau,

Les oiseaux sont libres de voler, ma belle,
Les aigles sont, je l'affirme, des oiseaux cruels,
Les piafs sont les oiseaux gris du cœur des Parisiens,
Les albatros sont les oiseaux des poètes des temps anciens,

Moi, je suis de la race des grands oiseaux intersidéraux,
Qui regarde en face, les idoles noires, faites de rares métaux,
Et qui aime infiniment, autant le rossignol des matins terrestres,
Qu'anges les plus étranges qui habitent dans ces lieux célestes,

Bien sur, il me plaît plus d'entendre le merle moqueur,
Que les vains couinements des machines et des moteurs,
Mais je te dis : nous vivons, je le sais à une belle et terrible époque !

Notre vingtième siècle qui connut l'oracle des boulons,
De la mort industrielle, des camps et des prisons,
Voilà tous ce que ces temps dans mon âme, évoquent,

Bruno Quinchez, (en réponse à quelqu'une) Morsang sur orge le 19 mars 1996

Archipel du Q.I.

Je trouve qu'elle a un très bon quotient d'attraction Q.A.
Mon quotient d'affection est élevé,
Pour tout vous dire, elle a aussi un bon Q.B.
En bref son quotient de beauté est très grand,

Elle possède aussi beaucoup de charme et de candeur
Elle travaille son Q.C. Quotient de charme
Je brûle dans mon cœur d'un important Q.D.
Gros quotient de désir qui s'amplifie quand je la vois,

Elle augmente dans des proportions considérables,
Mon quotient émotionnel mon Q.E.
Elle a un sacré quotient de féminité,
Son Q.F. Telle que j'aime en elle, ah ! Cette sacrée nana,

Son Q.G. M'afflige, pauvre de moi qui l'aime,
Le quotient de galipettes est malheureusement très élevé,
Et cela me provoque un important Q.H.,
Quotient d'horripilation, quand je connais tout cela,

Elle possède un bon Q.I. Ça je le sais,
Mais celui là, je l'appelle le quotient d'idéalisation.
Le Q.J. Ou le quotient de jouissance,
Qu'elle me donne explique peut être mon Q.K.. !

Mon Q.K. Ou mon quotient de kid,
C'est celui d'un mâle. Ou d'un amant parmi d'autres,
Son Q.L. Le quotient de lecture de ses désirs,
Je dois le dire franchement est tellement facile à décrypter,

Mon Q.M. Quotient de maladresse assez important, je l'avoue,
Malgré tous mes embarras, je crois que je lui plais pourtant beaucoup,
Mais je sais aussi qu'elle abuse de mon Q.N.
Mon quotient de naïveté. Ça c'est sûr, elle en profite la garce,

Mais je ne pourrais jamais les Q.O. Avec elle,
Car ses quotients d'atteintes d'orgasmes sont sublimes.
Et je vous le dis, elle a malgré tout un bon quotient Q.P.
Ce quotient de plaisir qu'elle me donne quand je suis avec elle,

C'est un peu q.q. Je le sais et je vous l'avoue franchement,
Mais j'aime beaucoup ce subtil quotient de quintessence,
Car elle reste mon meilleur Q.R. Qui vit dans mon cœur,
Quotient de rêve, de rébellion, de réalité et de repos,

C'est à cause de son Q.S. Quotient de satiété sexuelle,
Ou de socialisation et de sympathie sentimentale,
Coté Q.T. C'est le nirvana car quand je suis en elle,
Mon quotient de transe est au maximum, et c'est extra,

Coté Q.U.. Je peux dire que le cul que j'adore,
Voilà un quotient universel qui est bien partagé,
Pour cuver toutes ces belles choses avec du bon vin
Je vous parle encore du quotient de vénération vinicole,

A moins que vous vomissiez tout dans la cuvette des w-c,
Votre quotient de whisky, Q.W. Pour une cuite sans eau plate,
Pour le Q.X. Je pense que vous connaissez tous, une inconnue,
Avec un bon coefficient de profil aérodynamique,

Ces deux Q.Y. Quotient de beaux yeux, mes mirettes dans ses mirettes,
C'est toujours un bon quotient pour une femme, premier contact préliminaire,
Le Q.Z. C'est avec ça qu'on les fait craquer, le Q.Z. C'est le plus facile,
Rien n'est plus important que le quotient zygomatique.
Faites-la rigoler c'est déjà gagné !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 10 avril 1996)

La lune, le sourire,

La lune est rousse !
Racontait le simple.
Désignant les cieux

Non elle est brune !
Croyait le fol
Qui soupirait après la lune,

Moi, je la vois ronde,
Et bien gironde
Expliquait l'amant déterminé.

Cela n'est pas avéré
Elle brille comme de l'or,
Objectait l'alchimiste,

La lune est verte,
C'est un songe assoupi
A ma porte ouverte,

Et la lune souriait,
Aux cabots qui hurlaient.
Sous ses rayons,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 15 juin 1996)

**Suicidez-vous, mauvais conseil,
(poème d'humour noir à prendre aux énième degré)**

Suicidez-vous ! Bons sangs !
Crevez cette énorme enflure,
Et regardez votre néant face à face,
La noirceur de votre vide,

Mauvais conseil, certes !
Mais arrêtez de parler du désespoir,
Si vous n'avez pas ce courage,
De voir votre auto adoration,

Merde !! La vie est belle!
Même si elle n'est pas jolie,
A regarder avec ses vergetures
Ces vertiges et sa tristesse,

Alors suicidez-moi cet ego,
Votre nombril et votre cerveau,
Et regardez alentours, merde !
Et arrêtez de jouer aux poètes maudits,

Les poètes ne sont maudits que par ignorance,
Par leur profondeur ou par inadvertance,
Ne surfez pas sur la vague de la notoriété,

Suicidez-vous, soyez bref,
Et peut-être on vous aimera morts et célèbres,
On dira de vous, ah qu'il était beau !

Rassurez-nous comme Rimbaud,
Ah ! Que les malédictions sont salutaires,
Suicidez-vous d'un mot d'amour,

Suicidez-vous pour un toujours,
Oui ! Suicidez-vous dès maintenant,
Et foutez-nous la paix dès à présent,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 18 juin 1996)

Dialogue, une femme et un homme (contemporain)

Je m'ennuie mais l'espérance est violente,
Si tu voulais, si tu me disais : je t'aime !
Alors j'te construirais des tas de trucs,
Des tas de trucs que t'as jamais vus,

Des trucs, même pas inventés,
Des trucs comme des bidules et des machins,
Tu verrais, tu m'aimerais et je te les donnerais,
Mais tu t'en fous t'en à rien à foutre,

J'suis un mâle trop con, très, très con,
T'en à rien à foutre de mes bidules et mes trucs,
Excuse-moi gonzesse la frime c'est ma nature,
Mais qu'est ce que tu veux de moi ? ? ?

Merde ! Simplement un mot d'amour !!!
Que je te dise les yeux dans les yeux,
Que toi je t'aime, seulement toi,
Tu me dis que t'as rien à foutre de mes gadgets,

Ce que tu aimes en moi, ce sont mes fesses,
Putain ! Salope ! J's'uis pas un objet,
Moi j'aimerais simplement que tu me le dises,
Mais on est trop compliqué dans ce monde,

Pour se dire que l'on se désire, c'est simple,
C'est : tu viens, on baise ! Le Malaise,
Je suis plus romantique et toi aussi cela tombe bien !!
Pour la vie, tu dis ! Faut pas déconner !

Mais il est vrai que tu me plais,
Et si au lieu de faire pour toujours,
On se laissait libre l'un et l'autre,
Faut pas déconner non plus mec,

Alors qu'est ce que tu veux gonzesse ?
Je te veux toi avec ta force et tes faiblesses,
Bonté de merde, c'est le grand plan !
Touché au cœur gonzesse, allez viens !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 19 juin 1996)

Mon Dieu ! Je te blasphème...

Mon Dieu ! Je te blasphème quand je t'invoque,
Avant de massacrer mon frère Tutsi,
Mon Dieu ! Je te juge avec toute mon humanité,
Quand ils ont tué Salvador Allendé,
Mon Dieu ! J'ai cette peur de toi,
Quand la bombe sortit des laboratoires !
Mon Dieu ! Je te le redis ! Pourquoi le sida ?
Cette horreur qui n'aurait jamais dû être,

Où est le responsable des horreurs humaines ?
Où est le responsable des catastrophes naturelles ?
Où est la grandeur de l'humain ? !

Mon Dieu ! Où étais-tu pendant la Shoah ?
Mon Dieu souverain ! Pourquoi ce choix ?
Mon Dieu, je te prie quand je te dis responsable,
Mon Dieu je te crie quand il y eut Tchernobyl,
Mon Dieu je te blasphème ! Quand je t'invoque,
Mon Dieu pardonne-moi ! Pardonne leurs !
Mon Dieu ! Je te blasphème ! Quand je te juge,

Où est le responsable des horreurs humaines ?
Où est le responsable des catastrophes naturelles ?
Où est la grandeur de l'humain ? !

Mon Dieu je te blasphème quand je vois la misère,
Mon Dieu je te juge quand je vois l'injustice,
Mon Dieu je te crie quand je sais la puissance du roi dollar,
Mon Dieu je te prie quand je sens la faiblesse de l'homme,
Mon Dieu je te blasphème quand je sais la puissance de l'or,
Mon Dieu ! Pardonne-moi ! Donne-nous cette justice.

Où est le responsable de l'horreur ?
Qui sont les responsables du sida ?
Et quelle est la responsabilité de l'humain ?

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 13 juillet 1996

Résonance d'arrière saison

Les larmes des prisons de vendémiaire
Consolent mon dedans,
D'une mélancolie ennuyeuse,

Tout pris à la gorge et pâle,
Quand tinte le moment,
Je me remémore vieilles existences,

Et je sanglote,
Et je pars aux brises défectueuses,
De ça de là semblable à la végétation défunte.

*Pour le texte cible chanson d'automne de Paul Verlaine, pour les synonymes Word-6
Pour la mise en pages Bruno Quinchez Morsang sur orge le 13 juillet 1996*

L'Arcluses

Il est des maisons éparses au pied d'un géant,
Des maisons de maître, de fermiers, de viticulteurs,
Ces belles maisons sont des lieux propices aux enfants,
Qui viennent se protéger à l'ombre de ses hauteurs,

Il y a juste au-dessous la ville de saint pierre
Et entre les vignes et l'autoroute, le chemin de fer,
Qui va de Chambéry à la ville du roi Albert,
Ce n'est pas le mont blanc, ni le grand Eiger

Mais simplement cette montagne, notre géant à nous,
L'Arcluses, dont nous pouvons dire que nous en sommes les poux
Des petites fourmis qui y rêvent quand elles y grimpent,

Les gens du pays l'ont toujours vue, comme éternelle,
Pour celui qui y monte, c'est la montagne, la très belle,
Des générations de fourmis y montent et y regriment,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 14 juillet 1996

Le charme des Charmettes

Les Charmettes, assises dans les hauteurs de Chambéry,
Ont ce charme indéfinissable de nos souvenirs chéris,
La paix et le calme des grands territoires préservés,
Par des années de vie sans histoire, car bien enclavées,

Entre la montée de saint martin et la maison de Jean-Jacques,
Les fleurs y poussent bien protégées du bruit des automobiles,
Les cloches du carillon y sonnent l'heure calme de la ville,
De même les troupiers, a cet endroit des salves de fusils claquent,

Il y pousse un cèdre plus que centenaire, une vénérable essence,
Les saisons n'ont langueur sur les plantes et sur cette préférence,
La mémoire Arthur Bertin y est gravée, le marbre de nos souvenirs,

Vieille habitation de la famille, qui regarde la croix du Nivolet,
La vie des hommes n'y passe, brève, un vague feu follet,
Une immortalité que des pierres choisissent pour s'anéantir.

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 26 août 1996

Septembre

Voici revenues les mélancolies froides et tristes du terme de l'été,
Où la clarté descend, inflexible, a la rencontre de la nuit,
Mon cœur désabusé, s'épanche d'un pleur vacant, sans bruit,
Le vent d'août m'éloigne des chaleurs des crépuscules tourmentés,

Sombre fraîcheur de ces jours d'automne, qui accroît mon cafard,
D'une tristesse, sans fin, cet exil amer, gracieuses fleurs s'anémiant,
Des souvenirs, accompagnant la moiteur des canicules, ardente et sans fards,
Dans la fusion aimable aux soleils torrides et aux sourires charmants,

Les grands arbres se décharnent de leurs feuilles, grands squelettes d'hivers,
Où mon cœur se couvre d'un manteau de laine et de songes pervers,
Nuits de solitudes, voiles sans clarté, o jours bénis ! O farouche soleils !

Les ténèbres confuses des mois d'hiver, viennent avec la froideur des frimas,
Et elles coulent mes pensées dans ce moule où l'espoir est ce triste et blême déjà,
Ah ! Quand reverrons-nous les frissons des lueurs de l'aube et les bleus réveils ?

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 8-30 septembre 1996)

Avant ou la déchéance du paradis obscur,

Pulse, pulse, pulse, voilà l'univers que je ressens,
Une pénombre tiède et agréable dans un univers liquide,
Je sens les vibrations de cet univers que j'aime,
C'est peut-être un univers limité, mais c'est le mien,
Depuis une éternité, je sais que j'existe
Mais peu à peu, je ressens la signification, de ce qu'est être,
Mais je suis l'unique.
Depuis un temps indéfini, je sens des choses bizarres,

Je pressens que mon moi-même est dans cet univers limité,
J'entends les vibrations de cet univers qui n'est pas moi.
Des bruits, des sifflements, et des moments de plaisirs intenses.
Quand j'entends des sons graves d'une sonorité mélodieuse :
Bébés, tu es dans mon ventre !
Cette voix étrange, est-ce celle d'un Dieu qui m'appelle pour l'adorer ?
Je n'en sais davantage, mais sa voix bien que très sourde,

Elle soit aussi une voix que j'ai apprise à aimer d'un grand amour,
Est-ce le créateur qui me parle ?
Je ne sais encore. Il y a aussi des musiques plus bizarres
Comme des miaulements, c'est bizarre.
Je sais maintenant que je suis prisonnier
Dans un univers chaud et doux et j'aime beaucoup cela.
J'espère que je vais y rester longtemps car c'est agréable.
J'apprendrais plus tard que le grand tunnel de lumière,
Il avait une sortie froide, dans une maternité des hommes

Et lorsque je vis ce début d'ouverture de mon paradis-prison.
je savais en fin que j'allais coexister dans un monde infini.
Alors ma prison-paradis s'ouvre.
Je plonge ma tête de bébé dans un monde froid et sec,
Malgré cela, je souris à ce monde,
Et alors j'entends cette voix terrifiante
Qui est venue, je ne sais d'où ?
Madame ! Vous venez d'avoir un garçon,
Un fort beau garçon !

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 15 septembre 1996

Le géant,

J'ai rêvé d'un homme gigantesque, plus grand que tous,
En vérité, c'était la voix d'un tout petit enfant babillard,
Qui se tenait sur le haut d'une montagne d'austères vieillards,
Cet enfant, un gosse d'un grand savoir, très vieux et très doudou,

Il volait très haut et il était très sage mais il ne ressentait le vertige,
Car il savait voler et savait descendre vers tous les petits-enfants,
Ce qu'il disait, faisait frémir car son bon sens était terrassant,
Une sagesse vénérable d'un gars si tendre, pourtant si sage,

Pourtant ce qu'il nous disait, n'était que vérité de jeune homme,
Mais les jaloux grommelaient, de quoi tu causes bonhomme ? ,
Et lui, leur répondait qu'il ne savait qu'apprécier ses frères humains,

Il contait des histoires fortes et étranges, puisées dans la vie,
Et les maîtres murmuraient devant la mesure de sa philosophie,
Il déclarait simplement, la sagesse est dans un regard enfantin.

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 30 septembre 1996

Abel et Caïn

Quoi de plus con que l'alphabet,
Voyez Abel et Caïn, ces deux cons,
Dieu qui est quelqu'un de très ordonné se dit,
Voyons, voyons ! A comme Abel,

C'est le premier sur ma liste alphabétique,
Alors Dieu se dit à lui-même,
Bénédictions-le ! Ce mystique.

Merde ! Dit alors Caïn,
Pourquoi lui et pas moi !
Putain d'embarras.
Vous connaissez la suite,

Caïn fut maudit pour avoir été mauvais,
Mais Abel le justifié était sur la liste,
Le premier pour la Shoah,
Alors Abel, le justifié, fut le premier rappelé,

Celui que Dieu visait,
Si je m'appelais Abba!
Je serais sans doute le premier de la classe,
Mais si j'avais le nom de zizi,

Il faudrait attendre pour moi,
Que pour moi ça se passe,
Et tout cela, pour un nom,

Dans la hiérarchie des Alphas et des Bêtas,
Dieu se dit l'alpha et l'oméga,
Mais le simple mortel le nommé quidam,

Il peut attendre longtemps,
Qu'on le tue, qu'on le haïsse et qu'on le damne,
Tout ça par ce que le père éternel est un mec,
Très organisé dans son agenda,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 26 octobre 1996

Gouttes à gouttes,

Gouttes, gouttes, fleurs après fleurs,
Goûte les pissenlits dans les salades !
Gouttes, gouttes, pleurs après pleurs,
Ma fleur est triste car je suis malade,

Gouttes, gouttes, tombe la pluie,
Goûte les odeurs de la nuit !
Tombe les flocons de neige,
Goutte de vinaigre dans la fange,

Veux-tu manger de la bonne boue ?
Gouttes et perles de gadoues,
Gadoue de terre, gouda de hollande,

Goûte, goûte au temps des zéros !
Gouttes de pluies, gouttes de Zorro,
Tempête et bonbons en sarabande

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 30 novembre 1996

Jeux de mots... jeux de vilains,

Le temps pète et ça sens vraiment très mauvais,
Le temps se perd dans un grand labyrinthe,
Le temps, père à Arthur, veut voir la mer à Corinthe,
La bande des navigateurs d'eaux sales se marrait,

Les canards boiteux conspuaient la mère Denis,
Les enfants sages donnaient calmement leurs avis,
Faut-il interdire la semaine des cinq mercredis,
Non ! Dit vivement Arthur : nourrirais-je samedi ?

O mer ! O vents alizés ! Ouvrez notre dimanche !
Et sortez de la télé, ces bons effets de planche,
Une tronche de babouin ou un rhinocéros noir,

Pour dame coccinelle, une joie et des bons plans,
Le temps pète, je vous dis, mais ce n'est que du vent,
La nuit et le soir occupés par l'écran, grand miroir,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 30 novembre 1996

L'automne des poètes, (version II)

Ils meurent, souvent à l'automne vers le soir.
Les poètes fragiles, mes insaisissables amis,
Ils se déchirent d'un sourire ou de longs désespoirs.
Pour un mot dans la sombre médiocrité d'une vie,

Ils sont broyés et rejetés puis balayés par les vents,
Fétus légers et tourbillonnants tels ces feuilles jaunies,
Leurs absences font très mal pendant un très long temps,
Ces voix restent l'or d'un moment celui du temps des amis,

Quand par malheurs ils meurent, ils fuient vers la splendeur,
Pour conter fleurettes aux anges et contempler le créateur.
Loin de notre terre, cette douleur aux travaux fastidieux.
Pour inventer des paradis beaucoup plus lumineux et radieux

Ce sont des poètes et ils restent d'immortels fantômes,
Ils sont exigeants, ces incroyables bonshommes,
Leurs voix résonnent comme des souvenirs du bonheur,
Quand la vie se fait noire dans un début d'horreur !

Des êtres de la lumière, aux âmes les plus ténébreuses
De jeunes éphèbes malappris aux jovialités irrévérencieuses.
Des ivrognes et de gais braillards noyés dans leurs brumes.
Des graciles papillons de la nuit brûlés par les flammes.

Ils meurent d'un mal d'amour, ils meurent de leur peine,
Ils meurent pour un mot lancé sans que rien n'advienne,
Ils crèvent de l'angoisse d'exister plus fort pour plus de lumière,
Et un soir, ils crèvent de ce rien qui n'arrive, trop solitaires et trop fiers

Bruno Quinchez Morsang sur orge décembre 1996

L'autre,

L'autre, c'est cet extra,
L'autre, c'est le jardinier de vénus,
Lucifer, au milieu des fournaises de son enfer,

L'autre, c'est cette étrange étrangère,
Cette superbe négresse au plus pur masque d'ébène,
Qui ce jour m'a fait rêver, (bander !)

L'autre, c'est cet argument,
Pour la prison du bon docteur Lacan,
Ce maître carcéral !

L'autre, c'est ce bougnoule hilare,
Qui a peur de moi, moi, français pure-souche,
Aux rêves racistes qui l'excluent de ma vie,

L'autre, c'est ce gentil petit canard,
Qui barbote, nonchalant sur la mare,
Et qu'attendent, les chasseurs et les renards,

L'autre, c'est Sabrina qui avait sa solitude,
A partager avec quelqu'un qui puisse l'aimer,
Dans le Paris des sans-abri,

L'autre, c'est cette folie qu'il y avait dans mon regard,
Moi, qui rêvait d'un paradis exclusif,
Et pas de place pour tous les autres,

L'autre, c'est maintenant un bon rêve,
De myriades d'autres,
De myriades de différences,

L'autre, c'est ce monde si étrange,
Aux milliards de rêves divers,
Que font d'autres, autres,

L'autre, c'est la différence,
Entre les fantômes familiers de mes nuits,
Et ces habitants étranges du monde de mes jours,

L'autre, c'est ce proche, cet autre,
Mon prochain qui vit, qui prie,
Et qui rêve différemment,

L'autre c'est la prochaine rencontre
Que je ferais demain !
Sur les chemins de mon existence,

L'autre, c'est un regard d'amour,
De peur ou de haine,
Un simple regard en profondeur,

L'autre, c'est ce prochain humain
Qui se cache parmi tous !
Que Jésus nous montre,

Bruno Quinchez décembre 1996

Du feu, du vent, de la terre et du ciel,

Bonjours bambin ! Bébé babillard et rêveur,
Tu vois les lumières et les feux de la ville.
Connais-tu les affreux crapauds de la campagne
Qui croassent longuement dans les mares jaunâtres ?

Sens-tu l'odeur des crottins des ânes bâtés de sacs de ciment ?
N'as-tu jamais vu le matin se lever dans un ciel d'été ?
Sais-tu la peur des bêtes sauvages qui fuient au loin,
Les fouines, les mulots et les mille bêtes des terriers.

La boue d'un chemin de Terre avec la marque
Du tracteur imprimé profondément dans le chemin
Qui chemine vers les prés d'herbes humides et jaunissantes ?
Ceci par une journée de l'automne un peu avant la nuit.

Ne t'es-tu réchauffé aux feux de la cheminé de la salle,
Où le tic-tac des pendules électriques indiquent les heures,
Perdant le temps où toi tu visualises le dernier épisode.
D'aventures incroyables, et toutes ces images qui n'ont pas de poids,

Peux-tu encore imaginer les libellules qui bourdonnent
Sur l'étang verdâtre et froid où ton père rêve de pêcher,
Les goujons que tu ne mangeras pas dans ton assiette tristounette.

Tu ne rêves que de lendemains sans surprise
Et tu t'ennuies, à l'idée surprenante
Que tu connais déjà les bêtes sauvages !
Car tu les as vus sur l'écran multicolore des programmes télé.

Les hérissons ne sont plus que des héros de feuilleton,
Les coccinelles sont de gentilles petites filles sages et instruites.
Connais-tu les lumières des étoiles qui brillent vraiment dans le ciel
Et sais-tu seulement ce qu'est la cruauté des gentilles bêtes de la télé ?

As-tu vraiment eu peur du loup du voisin, qui aboie quand tu passes ?
Respires-tu encore l'odeur des mousserons qui sommeillent dans l'herbe ?
Petit enfant ! Evade-toi de ta télévision et regarde le vrai monde des animaux !
Il est cruel, mais il est réel avec la mort comme sanction des vies.

Pour manger les gentils animaux tuent d'autres gentils animaux
Qui ne demandent qu'à vivre au chaud comme ton chat qui ronronne !
Souris ! Es-tu une gentille souris ?
Fais bien attention à mon chat, qui dort sur le canapé

Il est parfaitement heureux de se faire caresser.
Dis-moi, mon bon chat de quoi rêve les bons chats matois et gras,
Qui regardent dame télévision dans un rêve de temps sans fin,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le premier décembre 1996

Imagine,

Petit ! Imagine que tu puisses compter les grains de sable,
Qui composent le château de sable que tu as patiemment construit,
Combien de pelletée de sable faut-il pour assécher l'océan ?
Sais-tu seulement le nombre exact des cheveux sur ta tête ?

Imagine encore les coquillages nacrés qui reposent au fond de la mer.
Les sirènes d'argent que de jeunes marins, âgés de mille ans, courtisent.
Les poissons vert aux yeux d'argent gris qui survolent le Titanic,
Ce bateau qui coula dans la nuit du 13 au 14 avril 1912
Comme un grand rêve des navigateurs anciens !

Et cet iceberg, montagne de glace de 2000 mètres de hauteur
Qui a été créé par les milliards et les milliards de cristaux parfaits et uniques ?
De cette neige blanche qui crisse sous tes skis quand vient l'hiver.
Avec tous ces gens de la grande ville qui ne se connaissent.

Écriras-tu à ta petite amie qui passait avec toi son premier flocon ?
La première dont tu tombas amoureux et que tu aimais beaucoup.
Lorsque tu seras un grand, elle sera ton merveilleux souvenir de ta jeunesse.
Elle n'était pas jolie mais c'était elle qui m'avait dit, je t'aime !

Imagine encore les longues années que tu vas vivre jusqu'à ta promise,
Les projets que tu feras pour toi et avec elle pour que cela persiste longtemps.

Imagine-toi à l'âge que tu veux, et imagine-toi ce que tu te diras !
Imagine qu'il n'y aura plus de passés et plus d'avenirs pour tes rêves.
Imagine que tu sais ce que tu seras et peut-être cela sera bon.

Imagine les enfants que tu auras et soit l'enfant que tu es.
N' imagine pas la mort, c'est que la seule chose que tu ne peux imaginer,
Imagine que John Lennon et John Kennedy ne soient pas morts assassinés,

Imagine-moi ! Comme tu le veux ! Comme tu le désires !
Soit toi-même ! Et réalise que tes rêves, les meilleurs sont réalisables,
Et contre vents et marées, réalise-les !

Bruno Quinchez Morsang sur orge le premier décembre 1996

Ritournelle d'Emmanuel,

Le soleil est plus grand que la lune et la terre,
Les fleurs germent aux printemps et se forment,
Les fleuves vont vers la mer et les eaux de reforment,
Mon grand-père est plus vieux que mon père,

Et pourtant, pourtant moi, je suis bien vivant,
Pendant longtemps je veux rester cet enfant,
Le soleil est plus grand que la lune et la terre,
Il y a cent ans nous ne savions ce que sera notre histoire.

Les ans passent aux sabliers des dunes et des grimoires,
Les enfants de mes enfants parleront-ils encore de ces mystères ?
Et pourtant, pourtant moi, je suis bien vivant,
Pendant longtemps, je veux rester cet enfant,

Le soleil est plus grand que la lune et la terre,
Le vent souffle comme il veut ? Nul ne connaît ses origines,
Les marins vont sur des îles éloignées que tes rêves imaginent,
Pour convoiter des fortunes nouées par de belles étrangères

Et pourtant, pourtant moi, je suis bien vivant,
Et pendant longtemps je veux rester cet enfant,
Le soleil est plus grand que la lune et la terre,
Et il y a des milliards de milliards de grands soleils,

Et nous en sommes encore souvent ébahis aux réveils,
Nous sommes ces émanations de vie depuis des ères
Et pourtant, pourtant moi, je suis bien vivant,
Pendant longtemps je veux rester cet enfant,

Le soleil est plus grand que la lune et la terre,
Mon arrière-grand-père, de son temps, aimait-il les enfants ?
Je ne peux le savoir, cher gamin espiègle et marrant,

Qui était le grand-père, du grand-père, de mon grand-père ?
Et pourtant, pourtant moi, je suis bien vivant,
Pendant longtemps je veux rester cet enfant,

Bruno Quinchez Morsang sur orge le 16 décembre 1996